

Seuvenis d'in passionè l'hanne 2)

- Dali, Yade, t'és fait l'métié de mécanitchîn dains l'ait'lie de ton pére, è Mieco ? Ât-ce que vôs èz t'aivu in chpéchiâ prodût ? È m'en s'vint d'être v'ni tchie toi po aiduujie lés coutés d'enne hoblouje.

- Aye, an aiduujait lés utis dés m'nusies, mains not' chpéchiâlitè, ç'était lai faibricachion de savoures po lés sciattes è riban. Mon pére aivait indg'niè ènne chpéchiâ maichine. An aitch'tait dés rôlas de fie, dés layïns de quéqu' centimètres de lairdge.

- Dali c'ment s'péssait lai fabricâchion ?

- An péssait lo layïn dains lai machine èt, pai èchtampaidge*, an décopait lés deints. È peus an décopait ci layon de lai velu graintou èt an soudait lés dous échtrémîtès ensoinne. Encheûte, an « bèyait di tchmïn » et, po f'ni, ç'était l'aiduujaidge, deint aiprés deint.

Dains çï temps-li, an s'étchâdait chutôt aivô di bô èt brâment de dgens aivïnt ènne sciatte è riban : lés paiyisains, lés ôvries, meinme dés côps, l'tiurie...

Mains an aivait achi d'âtres prôduts. An eûvrait en dôs-trétaince* po dés faibriques de ci care. Totes n'aint poyu t'ni dains lai concurrence, èt i aî, dés côps, proudju de l'airdgent. Mains mai fiertè, en moi, ç'ât d'aivoi fait ci métié sèptante années de temps, sains n'djemais aivoi fait faiyite !

- Dâli, t'ès aivu dés ôvries ?

- Aye, paifois, èt i aî aivu ché aipprentis. Çoli n'était'pe aidé aijie. À long dés années, ès étïns de moins en moins en yot' affaire, chutôt lés d'ries. I seus vartabyement aivu bïn tiaind i aî ratè de pare des aipprentis !

- I vois qu'lo monde ne tchaindge diere. Èt peus t'aivais achi ènne clientèle* que vniait de Fraince ?

- Aye. I ainmôs bïn lés frontales. Ès m'raicontïnt yot' vie, yot' engadg'ment di temps de lai dyiere, dés côps yot' empréjen'ment* en All'magne.

Tiaind an eûvrait po lés fines pieres en Aîdjoûe, i ai faibritçhè dés maichines po poichie, po aigranti, enfin tot lés aidg'ments qu'an me d'maindait. I aivôs achi dés ôvraidges de mécanique, pos dés entreprijes di v'laidge o d'âtres yûes. Pus taid i aî faibritçhè dés tâles de poléchaïdge po l'eurleudgerie èt, en dôs-traîtaince , dés pieces po l'induchtrie.

Èt fat dire qu'i aî aivu lai tchaince d'être s'gondè pai mai fanne Josiane po tote l'aiminichtrachion de mai p'tête entreprije.

- Èt mitnaint ? È m'sanne que t'étais dains ton ait'lie tiand i t'aî fait ci côp d'flé ?

- I aî dés côps dés p'têtes brecôles è faire, po lai mâjon, o po dés aimis, dali i pésse ènne heure o bïn dous dains mo at'lie.

- Tès in sakeurdi d'ôvrie. Mains i muse en tai damè. Te lai tire en cobïn ?

- È quanrante-ché degrés, chi an veut qu'elle f'seuche di bïn !

* mots repris du nouveau vocabulaire proposé par J.-M. Moine

Souvenirs d'un homme enthousiate 2)

- Donc, Claude, tu as fait une formation de mécanicien dans l'atelier de ton père, à Miécourt. Aviez-vous un produit particulier ? Je me souviens d'avoir eu recours à toi pour aiguiser des couteaux de raboteuse.

- Oui, on affutait les outils des menuisiers, mais notre spécialité, c'était la fabrication de lames pour les scies à ruban. Mon père avait construit une machine spéciale. On achetait des rouleaux de métal, des bandes de quelques centimètres de large.

- Et en quoi consistait la fabrication ?

- On passait la bande de métal dans la machine, et, par étampage, on découpait les dents. Puis on découpait la bande à la longueur voulue et on soudait les deux extrémités ensemble. Ensuite, on « donnait du chemin » et finalement c'était l'affûtage, dent après dent.

Dans ce temps-là, on se chauffait surtout au bois et beaucoup de gens avaient une scie à ruban : les paysans, les ouvriers, le curé même parfois...

Mais on avait aussi d'autres produits. On travaillait en sous-traitance pour des usines de la région. Toutes n'ont pas résisté à la concurrence et j'ai parfois perdu de l'argent. Mais mon honneur, à moi, c'est d'avoir fait ce métier pendant septante ans... et de n'avoir jamais fait faillite !

- Et tu as eu des ouvriers ?

- Oui parfois, et j'ai formé six apprentis. Ce n'était pas toujours simple. Au fil des années, ils étaient de moins en moins assidus et motivés, surtout les derniers. J'ai vraiment été bien quand j'ai cessé de prendre des apprentis !

- Je vois que le monde ne change guère. Et tu avais aussi des clients en France ?

- Oui j'aimais bien les frontaliers. Ils me racontaient leur vie, leur engagement pendant la guerre, parfois leur captivité en Allemagne.

A l'époque où on travaillait les pierres fines en Ajoie, j'ai fabriqué des machines à percer, à grandir, enfin, tous les accessoires qu'on me demandait. J'avais aussi des travaux de mécanique, pour des entreprises du village ou de l'extérieur. Plus tard, j'ai fabriqué des tables de polissage pour l'horlogerie et, en sous-traitance, des pièces pour l'industrie.

Il faut dire que j'ai eu de la chance d'être secondé par ma femme Josiane, dès 1968, pour toute l'administration de ma petite entreprise.

- Et maintenant ? Il me semble que tu étais dans ton atelier quand je t'ai fait ce coup de fil .

- J'ai parfois des petites bricoles à faire, pour la maison, ou pour des amis, alors je passe une heure ou deux dans mon atelier

- T'es quand même un fameux travailleur. Mais je pense à ta damassine, tu la tires à combien ?

- A 46 degrés, si on veut qu'elle fasse du bien !